

LES FACTEURS PSYCHOLOGIQUES DE L'ESPRIT MODERNE

D'APRÈS LE D^r BAERWALD¹

Afin de régénérer la psychologie traditionnelle, à laquelle l'introduction des méthodes expérimentales n'a pas apporté des enrichissements bien notables, certains philosophes allemands ont eu l'idée d'inaugurer un nouvel ordre de recherches à la frontière de la psychologie et de l'histoire. Jusqu'à présent l'histoire s'était mise au service de la psychologie sociale ; pourquoi la psychologie ne deviendrait-elle pas à son tour et dans une certaine mesure une science auxiliaire de l'histoire ? La psychologie différentielle, conçue comme science des différences individuelles, avait déjà provoqué des travaux intéressants du D^r W. Stern de Breslau. Le D^r Baerwald, dans une étude approfondie que vient de publier la *Société de Recherches psychologiques*, a voulu considérer non pas les différences individuelles, mais les différences collectives qui marquent de leur empreinte les époques d'une civilisation. On a souvent observé que certaines facultés intellectuelles, certains états affectifs s'exagèrent ou s'atrophient d'une génération à l'autre et bien rares sont les individus dont la personnalité est assez rebelle pour échapper complètement à cette ambiance. La philosophie, la littérature, l'histoire des mœurs nous apportent mille preuves irrécusables de ces variations de la mentalité, de la sensibilité, de la moralité générales. Pour éviter de se perdre en des

(1. D^r Baerwald, *Les Facteurs psychologiques de l'Esprit moderne*, Barth, Leipzig, 1905 85 p. in-8.

nuances trop subtiles, la psychologie différentielle étudiera de préférence les époques historiques fortement contrastées. Précisément, l'histoire de la civilisation allemande qui, si on la compare à l'admirable continuité des traditions anglaises, a eu un développement irrégulier et saccadé, nous fournira en abondance les antithèses dont nous avons besoin. Peut-on imaginer en effet une opposition plus radicale qu'entre l'époque goethéenne et le temps présent? Ce sont ces deux périodes de la culture allemande que le Dr Baerwald s'efforce de confronter et d'analyser.

La psychologie différentielle repose sur la théorie démontrée par Charcot, des différents types de représentations. Suivant la prédominance de tel ou tel centre sensoriel, on distingue le visuel, l'auditif, etc. . . Mais ces types généraux comportent d'innombrables sous-variétés. Parmi les visuels, les uns ont la mémoire des lignes, les autres de la couleur. Parmi les auditifs, les uns sont plus sensibles au rythme d'une phrase musicale, à la mesure, les autres à la qualité du son, à la mélodie. D'une façon générale, on peut dire que le sens de la forme en peinture, du rythme en musique prédomine dans l'art allemand du commencement du XIX^e siècle, tandis qu'à l'heure actuelle c'est manifestement le sentiment de la couleur et de la mélodie qui prévaut. Overbeck, Cornelius, Schwind et chez nous Ingres ne sont guère que des dessinateurs; leurs tableaux ne sont que des dessins enluminés. Au contraire, chez Böcklin, Manet ou Whistler, la préoccupation des harmonies colorées, des nuances délicates d'atmosphère prime le souci de la pureté des lignes et de l'exactitude canonique des proportions. De même, nos modernes poètes et musiciens tendent à briser le moule rigide où se coulaient, de temps immémorial, la phrase musicale et le vers. Les réformateurs de la technique lyrique comme Arno Holz, prétendent remplacer « l'orgue de Barbarie », dont l'accompagnement monotone scandait toute la poésie de jadis par un rythme brisé, infiniment souple, qui reflète les nuances les plus fugitives de la pensée et de l'émotion. Ce n'est pas à dire que notre sentiment du rythme se soit affaibli ou oblitéré, loin de là. Au contraire, il s'est affiné à tel point qu'une cadence trop régulière, trop martelée choque nos oreilles plus sensibles au rythme latent dans les mélodies en apparence les plus amorphes.

Poursuivant son analyse, le Dr Baerwald met en évidence un second caractère de la période goethéenne : c'est une époque d'ab-

straction tandis que le temps présent est une époque concrète. L'époque de Goethe marque l'apogée de la philosophie spéculative; de nos jours, c'est l'empirisme des sciences naturelles qui prédomine. Virchow supplante Hegel. A nos yeux, le moindre petit fait solidement établi balance les théories les plus ingénieuses. Du même coup l'abstraction, l'obscurité disparaissent de notre langage scientifique; nos jugements se font prudents et circonspects, d'audacieux et de téméraires qu'ils étaient. Nous assistons dans tous les domaines à une dépréciation des idées générales qui étaient jadis le but unique de la recherche scientifique. — La même évolution s'accomplit parallèlement dans la littérature. Goethe crée des *types* d'une humanité très générale tandis que le roman moderne décrit des *individus* dans leur milieu reconstitué avec précision. La poésie philosophique n'a plus que de rares adeptes. Goethe, Schiller, Jean Paul, nourris de Kant ou de Spinoza, étaient des penseurs en même temps que des poètes. Les poètes d'aujourd'hui peuvent être des observateurs et des stylistes raffinés; mais, chose presque inavouable pour un Allemand, ils n'ont pas et, qui pis est, ne se soucient point d'avoir la moindre conception générale de l'univers, la moindre *Weltanschauung*. — En politique, l'idéalisme de la période anté-bismarckienne a cédé le pas au mercantilisme, à la politique des intérêts. — De même, l'idéalisme moral a perdu tout crédit. Nous ne nous payons plus de grands mots. Notre moralité, plus traditionnelle que réfléchie, se règle davantage sur les convenances sociales que sur un impératif catégorique. Ces périodes d'esprit abstrait et concret alternent chez l'individu et dans les collectivités suivant certaines lois. Le Dr Baerwald pense à l'encontre de l'opinion commune que l'évolution se fait toujours de l'abstrait au concret.

Mais il ne suffit pas pour caractériser une époque de marquer quels sont les types de représentations, les modes de pensée qui prédominent; la vie affective est un critérium autrement sûr; nos émotions nous sont plus personnelles que nos idées. Car les idées s'empruntent, se greffent, se transmettent par l'éducation ou par les livres, tandis que les émotions difficilement contrôlables, rarement contagieuses, expriment le tréfonds de notre être. Le Dr Baerwald attache une importance spéciale aux sentiments complexes (*Mischgefühle*) où se combinent plus ou moins étroitement des éléments de plaisir et de peine. Il est vraisemblable que ces éléments

contradictoires restent dissociés et conservent une certaine indépendance puisque le sentiment du comique ou celui du sublime par exemple provoquent une double réaction physique : rire et contraction du visage, exaltation et affaissement. Quoi qu'il en soit de la nature de ces émotions, on peut les répartir en deux catégories : les unes comme la volupté de la lutte, du danger, du mystère, ont quelque chose de piquant, d'excitant ; les autres, comme le sentiment du tragique, du sublime, sont des émotions calmes, partant moins intenses, et qui s'émoussent plus aisément. Or ce qui caractérise notre civilisation, c'est l'hégémonie des sentiments complexes de la première catégorie. Nos nerfs vibrants ont besoin d'être chatouillés, fouettés, stimulés à tout prix ; nous avons le goût de la littérature cynique et faisandée ; nous sommes friands de sensations étranges et morbides ; volontiers nous nous abandonnons à la volupté de l'horrible et du frisson ; enfin nous aimons la lutte pour elle-même parce qu'elle nous fait vivre des minutes de vie intense et nous défilons orgueilleusement les autorités traditionnelles, codes et évangiles, qui entravent et humilient notre moi. Toutes ces émotions hybrides tiennent de l'élément de peine qui entre dans leur alliage un je ne sais quoi d'excitant qui en relève la saveur.

En revanche les émotions calmes où le plaisir triomphe sans effort de la peine perdent de plus en plus l'emprise qu'elles avaient jadis sur des âmes simples et saines ; toute émotion même vraie, si elle s'étale indiscrètement, nous répugne, et nous ne haïssons rien tant que la sentimentalité larmoyante ; le sentiment du respect et du sublime se perdent. Les mots pathétiques sont discrédités comme des pièces de monnaie usées. Le sentiment du tragique qui a toujours quelque chose d'élevé et de réconfortant fait place à la tristesse déprimante du drame naturaliste. Nous prenons un plaisir cruel à la représentation exacte de la réalité, même quand elle est laide, désolante et impitoyable. Nous ne nous intéressons plus à la lutte émouvante d'un homme héroïque contre sa destinée, mais à la reproduction minutieuse des difficultés journalières dans lesquelles se débattent des existences obscures et sans grandeur. Peu nous importe que le dénouement satisfasse notre idéal de justice ou notre besoin de pitié, pourvu qu'il soit impérieusement logique, strictement vrai.

Ainsi la sensibilité de l'homme moderne nous paraît amortie ;

émoussée, et a besoin pour réagir d'excitations plus intenses qu'autrefois. C'est la conséquence fatale du défaut d'adaptation entre notre organisation physique et intellectuelle et les nouvelles conditions que nous fait la vie moderne. Pour échapper au flot montant des connaissances qui le submergerait, le savant se spécialise et se réfugie dans un petit canton de la science ; pour se défendre contre l'assaut des sensations douloureuses ou plaisantes qui détruiraient ses nerfs et son cerveau, l'homme moderne rétrécit le champ de sa sensibilité sur laquelle n'auront prise désormais que les émotions tout à fait rares et intenses. Le peuple qui vit encore en marge du mouvement d'idées moderne, reste sensible aux calmes impressions qui constituaient toute la vie émotive de nos ancêtres ; mais le neurasthénique blasé des villes ne peut protéger ses nerfs surmenés que grâce à la bienfaisante léthargie d'une portion de sa sensibilité.

Telle est la thèse du Dr Baerwald, analyse ingénieuse et par endroits très poussée de l'esprit moderne opposé à l'esprit classique. L'auteur aurait pu peut-être adopter un plan plus rigoureux et sacrifier des hors-d'œuvre qui embarrassent sans grand profit sa démonstration. Quoi qu'il en soit, c'est une étude qui méritait d'être signalée, et pour ses mérites propres et pour la voie qu'elle ouvre aux recherches psychologiques. Psychologues et historiens auraient intérêt les uns et les autres à multiplier des études de psychologie historique conçues sur ce modèle.

L. RÉAU.